

un marché de dix ans, m'écrit qu'elle désire résilier son contrat. Je pouvais la contraindre à l'exécuter : ma récolte était très-belle en excellent vin ; je consens à résilier sans difficulté, ne voulant pas que d'honorables négociants soient contraints, contre leur convenance, à l'exécution d'un contrat qui les contrarie. J'ai tous mes vins dans mes caves et je n'en trouve plus un prix prochain qui me permette d'en faire la solde de mes créanciers d'ici à quelques mois. Enfin je m'adresse aux banquiers de mon pays pour leur demander de m'avancer environ 200,000 fr. pour mes paiements. Ils sont bons, ils sont obligeants, mais ils ne peuvent pas faire de placements si considérables sur une seule signature. Je le reconnais moi-même et je suis forcé d'y renoncer.

Je n'ai rien ; que feriez-vous à ma place ?

Ce que je fais ; vous écririez à vos braves créanciers : ne venez pas d'ici à trois ou quatre mois. Je ne puis pas vous donner un sou ; attendez, je vais à Paris, et je vous rapporterai en mars ce que j'aurai pu récolter de tant de peine et de travaux.

C'est ce que je fais.

Mais jugez avec quelle angoisse et quelles difficultés. Si nous étions au temps des Romains, où le suicide était religieux et honorable aux hommes politiques et malheureux, je me tirerais d'affaire comme un lâche, en fuyant dans un autre monde ; mais cette fuite serait une improbité envers le sort. Je n'en admetts pas même la pensée.

Or tel était l'état de mes affaires et de mon esprit, le 20 septembre, au matin.

Après une nuit sans sommeil, je me levai avant le jour pour essayer de travailler encore, car le travail est le devoir de celui qui doit ; je prenais déjà la plume quand on vint me dire que quatre femmes venant de Milly se promenaient sur la terrasse de Monceau attendant mon réveil, pour me voir et pour me parler ; je maudis leur obligeante curiosité qui allait me coûter une matinée de travail ; mais je rejetai loin de moi la plume et je descendis sous les grands arbres qui flanquent le château, et dont l'ombre aurait sans doute attiré les matinales visiteuses ; en les apercevant, en effet, assises sur un banc de pierre, je fus saisi de respect et d'admiration par leur extérieur empreint de modestie et de grâce. Je m'avançai vers elles avec timidité et un coup d'œil me fit pressentir à qui j'avais affaire. C'était évidemment une mère et ses filles. La mère se leva et, s'avançant pour prendre la parole, me dit en rougissant et, avec une pudeur visible dont l'heure, l'indiscrétion et l'épuisement étaient l'excuse, qu'elles étaient là à une heure si indue non pour me demander, mais pour m'apercevoir de loin à l'heure du déjeuner où je sortirais du château pour venir avec ma